

histoire de vie et reconnaissance des acquis

par GASTON PINEAU

professeur
Faculté de l'Éducation permanente
Université de Montréal

Dans le cadre de ce symposium centré sur les questions de méthode en reconnaissance des acquis, je traiterai la question suivante : Comment utiliser l'approche des histoires de vie pour reconnaître les acquis ? Avant de tirer quelques éléments méthodologiques de deux formes d'utilisation qui commencent à se pratiquer — forme individuelle et forme collective — je situerai ces utilisations dans un contexte d'objectifs, de lieux et de temps : pourquoi utiliser cette approche ? où et quand l'utiliser ?

Situer le comment dans un contexte de pourquoi, de où et de quand, fait partie des règles méthodologiques élémentaires, si élémentaires qu'elles sont souvent oubliées.

1. Pourquoi utiliser l'approche des histoires de vie ?

L'approche de l'utilisation des histoires de vie en reconnaissance des acquis n'est pas évidente, ni pour les usagers ni pour les administrateurs. La réaction des personnes avec lesquelles je l'ai utilisée la première fois était de la voir comme une méthode d'analyse des besoins, c'est-à-dire de choses non acquises à acquérir. Pour les administrateurs, elle représente une démarche globale, longue et floue, donc peu contrôlable et peu rentable. Et cependant depuis quatre ou cinq ans, son utilisation se développe en formation des adultes. Pas toujours dans le cadre de la reconnaissance des acquis — cadre lui-même peu encore explicité dans les institutions — mais dans des contextes proches : au Québec, celui des services d'Accueil et Référence dans les Commissions scolaires¹, dans des programmes de Transition-travail et des programmes d'andragogie

par exemple ; ailleurs la revue française *Éducation Permanente* vient de publier un numéro spécial sur les histoires de vie en formation où sont abordés différents secteurs d'utilisation. Moi-même depuis sept ans, j'utilise cette approche pour explorer l'autofor-
mation.

Ces différentes utilisations connexes ont-elles quelque chose à voir avec la reconnaissance des acquis ? quelque chose qui puisse légitimer l'emploi de cette approche holistique, moins facilement standardisable que les approches analytiques de type test d'équivalence ? Avant de répondre en précisant ce qu'on peut entendre par reconnaissance des acquis, je répondrai globalement « oui » à cette question pour deux raisons principales, la première tenant à une conception ouverte de la reconnaissance des acquis et la seconde à une conception autonomisante de l'histoire de vie.

- La première raison est qu'il existe des acquis expé-
rientiels, de type professionnel et existentiel, qui débordent les normes scolaires actuelles définissant les matières et les niveaux et servant de base à la construction des tests d'équivalence. Tant pour utiliser ces acquis socio-individuels non scolaires que pour adapter les normes scolaires toujours relatives, il faut offrir un canal d'expression aux porteurs(ses) de ces acquis, des moyens d'identification de ces acquis et s'il est besoin et s'il est jugé utile des mécanismes de traduction en capital scolaire (crédit, diplôme et pourquoi pas des nouvelles matières...). L'histoire de vie peut être une approche privilégiée pour instaurer entre l'école et la société un canal permanent d'expression, d'identification

et de traduction des savoirs personnels en savoirs sociaux et réciproquement.

- La deuxième raison qui légitime l'utilisation de l'histoire de vie en reconnaissance des acquis est qu'elle constitue une approche formatrice et non pas seulement classificatrice ou administrative quand c'est la personne elle-même qui fait son histoire de vie (life-story), ajoutant ainsi une appropriation personnelle à l'étude de cas classique (life-history). Travailler son histoire de vie pour tenter d'exprimer, d'identifier et de traduire ses acquis permet d'opérer la première forme de reconnaissance des acquis, la reconnaissance personnelle, par soi. Même si cette forme n'est pas suffisante socialement, elle semble nécessaire pour passer aux autres : reconnaissance sociale et reconnaissance institutionnelle. Seul celui (ou celle) qui sait ce qu'il vaut peut se vendre sans se faire acheter ou rouler. C'est pour cela que « faire » son histoire de vie transcende le passé et permet de construire son devenir.

La présentation même rapide de ces deux raisons légitimant l'utilisation de l'histoire de vie en reconnaissance des acquis fait déjà appel à une conception de la reconnaissance des acquis qu'il est nécessaire maintenant d'explicitier pour préciser où et quand son utilisation semble le mieux se situer.

2. Où et quand la situer ?

Pour répondre à ces deux questions, nous référons à notre tableau qui s'est construit progressivement grâce à différentes opérations de recherche-action². Ce tableau s'est constitué en croisant deux dimensions de la reconnaissance :

— la reconnaissance par qui — soi, les autres, une institution — qui permet d'identifier différentes formes

de reconnaissance : reconnaissance personnelle, sociale et institutionnelle (soit par les institutions scolaires, soit par les organismes de travail). Ces différentes formes sont distinctes et peuvent se combiner selon les liaisons variables : les chômeurs instruits sont bardés de diplômes, ont donc une forte reconnaissance scolaire qui ne leur assure pas un poste (une reconnaissance professionnelle), ni même et de moins en moins, une reconnaissance sociale et personnelle. Et tout le monde connaît des autodidactes qui sans reconnaissance scolaire occupent des postes professionnels importants, jouissent d'une réputation sociale enviable, ont une personnalité intégrée ou, au contraire, sont à la limite de la pathologie parce qu'aucune reconnaissance sociale ou institutionnelle ne vient reconnaître leurs acquis.

— l'autre dimension de la reconnaissance des acquis qui constitue l'autre entrée du tableau est celle qui concerne les opérations de base du processus de reconnaissance : la centration sur la traduction des acquis en termes comptables (crédit, diplôme, année de scolarité ou d'expérience...) ne peut faire oublier que cette opération ne peut s'effectuer que si au préalable des acquis pertinents ont été identifiés et que si s'effectue une expression de l'expérience. Expression, dans le cas des tests d'équivalence par exemple, extrêmement préprogrammée pour faciliter au maximum la comptabilisation. Mais la reconnaissance des acquis ne se réduit pas à cette opération de quantification. Cette opération n'est pas toujours possible ni souhaitable au moins dans les premiers temps. Si le mouvement actuel de la reconnaissance des acquis suscite un intérêt social aussi large, c'est justement parce qu'il peut ouvrir une porte, un canal à de nouvelles expressions d'expériences de vie, lourdes d'acquis qui appellent à être connus et reconnus. Permettre ces nouvelles expressions d'expérience et ensuite identifier les acquis pertinents en les dégageant de leur contexte expérientiel global constituent

Moyens de reconnaissance des acquis selon les formes et les opérations de reconnaissance

formes de reconnaissance Opération de reconnaissance	Reconnaissance personnelle par soi	Reconnaissance sociale (par l'opinion, la réputation)	Reconnaissance institutionnelle (école — organisme de travail)
Expression de l'expérience	<div style="border: 1px solid black; padding: 10px; text-align: center;"> <p>PORTFOLIO</p> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; display: inline-block; margin: 5px;"> <p>HISTOIRE DE VIE — CV</p> </div> <div style="border: 1px solid black; padding: 5px; display: inline-block; margin: 5px;"> <p>Diplôme Année d'expérience Test d'équivalence</p> </div> </div>		<p>Admission conditionnelle Période probatoire</p>
Identification des acquis pertinents			
Traduction en termes comptables (crédit, diplôme, année...)			

deux opérations majeures du processus de reconnaissance. Ne pas les travailler est non seulement refouler des individus et des groupes dans la non-existence sociale mais aussi priver notre culture de tout capital expérimentiel de rénovation. Nouvelle injection dont on ne pourra plus longtemps faire l'économie. *C'est cette injection de nouveau fonds expérimentiel et sa mise en valeur que vise l'approche des histoires de vie.*

Parmi les autres moyens de reconnaissance des acquis (portfolio, test, diplôme, année d'expérience, admission conditionnelle, période probatoire...), nous plaçons l'histoire de vie à cheval sur les deux opérations d'expression de l'expérience et d'identification des acquis, ainsi que sur les trois formes de reconnaissance, par soi, les autres et les institutions. Ce qui veut dire au moins deux choses. C'est qu'elle peut être utilisée de façon séparée pour chacune de ses formes et de ses opérations, mais qu'elle peut aussi assurer la liaison et l'intégration entre ces formes et ces opérations. Ainsi, pendant au moins deux ans, je l'ai utilisée — pour moi et avec d'autres — uniquement comme moyen d'expression de l'expérience pour une reconnaissance personnelle. Il s'agissait de prendre conscience de son processus expérimentiel de formation. Cette prise de conscience faisait surgir un matériel si riche dans son originalité qu'on ne trouvait pas de catégories pertinentes pour isoler des acquis significatifs. C'est comme si devant la mise à jour d'un nouveau gisement, dont la richesse ne fait pas de doute, manquaient les instruments de traitement pour la mise en valeur (extraction, transformation et commercialisation). Actuellement je peux dire globalement que nous sommes passés à l'opération identification des acquis et à la forme de reconnaissance sociale. C'est donc dans cette zone — expression de l'expérience et identification des acquis par soi et par les autres — que je situe l'utilisation de l'approche en reconnaissance des acquis. Et c'est le fonctionnement dans cette zone que concernent les éléments méthodologiques suivants.

3. Moments d'une méthodologie collective et progressive utilisée dans deux contextes : en groupe et individuellement

Personnellement, j'ai pratiqué deux utilisations systématiques de l'approche des histoires de vie pour essayer d'identifier des acquis expérimentiels de formation, acquis que j'appelle d'autoformation. Ce sont les éléments méthodologiques de ces deux utilisations que je vais mentionner ici, renvoyant pour plus amples informations aux productions qui les développent. La première utilisation concerne une histoire de vie

unique, c'est pour cela que je l'appelle utilisation individuelle de l'approche, même si méthodologiquement d'autres personnes sont intervenues : en groupe ou en dyade. L'autre concerne une démarche d'utilisation en groupe, même si chacun avait à faire son histoire de vie. La dichotomie collectif/individuel n'est donc pas étanche ; elle indique le contexte majeur de l'utilisation ; différence contextuelle qui entraîne de grosses variantes d'intervention dans l'articulation groupe/individu, parler/écrit, mais qui me semble se situer dans une même méthodologie collective et progressive.

3.1 Une utilisation individuelle

Cette utilisation qui a abouti à une expression directe d'une vie et à une identification systématique des acquis de formation est longuement explicitée dans le livre *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*³. Je rappellerai ici seulement les étapes de cette démarche qui me semblent autant de moments méthodologiques à travailler en eux-mêmes mais aussi en relation :

- d'abord premier écrit court et rapide d'une période de vie ;
- ensuite première co-interprétation, écrite, aussi courte et rapide avec une amie, à la lumière d'une étude du contexte social ;
- puis hétéro-interprétation orale d'un petit groupe de pairs (une vingtaine de personnes) ;
- récit approfondi de l'histoire de vie à partir des événements jugés majeurs ;
- et enfin co-explicitation de l'autoformation de ce cours de vie, avec construction et application d'une grille d'analyse.

3.2 Une utilisation en groupe

Cette utilisation s'est faite avec vingt-cinq personnes, dans un cours de quarante-cinq heures poursuivant l'objectif d'explorer les fondements de l'autoformation par le moyen des histoires de vie. La démarche avait trois moments principaux :

- a) première expression en groupe et enregistrée de son autoformation à partir de son histoire de vie (dix heures) ;
- b) exploration au choix (dix heures) :
 - des écrits sur l'autoformation
 - ou des écrits sur l'utilisation de la méthode des histoires de vie ;
- c) analyse interprétative du premier récit et construction de son histoire de vie éducative (vingt-cinq heures).

L'idée de base est d'offrir à chaque participant l'environnement optimal pour exercer au maximum la fonction interprétative au cœur de la construction de l'histoire de vie éducative. Environnement optimal veut dire la possibilité pour chacun de combiner de façon synergique l'apport de plusieurs moyens d'expression (essentiellement l'oral et l'écrit) et l'apport du social (groupe, sous-groupe, relation individuelle) et de l'individuel. Le montage par chacun de la combinaison synergique de ces moyens « triviaux » (quoi de plus élémentaire apparemment que soi, les autres, l'oral, l'écrit) construit pour chacun la situation « éducative » de production autobiographique. Situation d'expression mais aussi d'interprétation. Opérations intrinsèquement imbriquées que la démarche tend à étaler dans le temps pour les faire se développer dans leur imbrication même : garder une trace des premières expressions individuelles orales et des premières interprétations collectives orales pour construire, à partir de cette trace et d'un signe de piste accrocheur, une seconde expression interprétative s'appuyant sur un support plus matériel, permet de réfléchir ses « prises » ou ses « coups », bons et mauvais. Comme filmer et repasser au ralenti une descente en eaux vives, à laquelle peut se comparer l'expression orale, permet d'analyser et de reconstituer le parcours et de le recommencer en meilleure connaissance de cause. (Pour de plus amples informations⁴, cf. G. Pineau, 1984).

4. Deux éléments méthodologiques majeurs

De ces pratiques encore émergentes et de quelques autres de collègues, deux éléments méthodologiques majeurs se précisent pour l'utilisation de l'approche avec d'autres : l'avoir utilisée soi-même et établir une entente.

Avant de faire faire — soit individuellement soit collectivement — l'histoire de vie pour reconnaître des acquis, il faut avoir fait la sienne, individuellement ou collectivement, en tout ou en partie. Cette condition est lourde. Mais elle semble majeure et offrir plus de garantie que toutes les précautions procéduriales et/ou instrumentales ultérieures. Seul un face-à-face avec sa vie permet d'approcher le face-à-face des autres et d'effectuer un cheminement côte-à-côte formateur avec eux. Or, c'est ce que provoque l'histoire de vie : un face-à-face avec des morceaux de vie, des acquis bien sûr ou supposés tels, mais aussi des non-acquis, des trous, des lacunes. Ce sont ces morceaux hétérogènes, hétéroclites, polyvalents que l'histoire tente de réunir en un tout pas trop fissuré, en un miroir veiné, dont les veines unissent et soulignent à la fois les morceaux. Aider à rassembler ces morceaux est une opération impossible si elle n'a pas

été expérimentée sur soi. Comme on ne peut pas psychanalyser sans l'avoir été, je pense qu'on ne peut pas faire faire l'histoire de vie sans l'avoir faite soi-même.

Le second élément méthodologique qui ressort est l'établissement au départ d'une entente, d'un contact précisant les grandes lignes de la démarche. Cet établissement est plus long quand il s'agit d'un groupe mais il est indispensable d'y passer le temps nécessaire avant d'aller plus loin.

Conclusion

L'utilisation des histoires de vie en reconnaissance des acquis ne va pas de soi. Cette approche est peu connue et encore moins reconnue surtout par les institutions. Son utilisation est principalement le fait de personnes et de groupes sociaux en voie de constitution, qui s'en servent d'abord comme moyen convivial d'expression et d'identification des acquis. Dans ces utilisations, elle est un outil privilégié d'autoformation qui permet de ressortir et d'unifier des éléments vitaux qui étaient quasi oubliés et dispersés.

Mais le passage à l'institution semble s'imposer pour une capitalisation sociale de ces acquis, qui enrichisse les personnes et les groupes mais aussi les institutions. Passage difficile car entre les institutions et les vies existent des rapports complexes et conflictuels qu'aucune histoire ne pourra résoudre de façon magique et automatique. C'est pourquoi a été présentée une méthodologie collective et progressive qui tente d'articuler de façon optimale individu et groupe, expression orale et écrite. Deux éléments clés commencent à jaloner ce passage : avoir fait soi-même son histoire avant de vouloir la faire faire à d'autres, et ensuite négocier et établir un contrat — un pacte autobiographique — qui détermine les conditions de ce passage. C'est peu et c'est beaucoup. Mais qu'on puisse déjà en parler dans un cadre institutionnel est un autre indice que ce passage est amorcé même si les conditions optimales seront toujours, semble-t-il, à être cherchées, négociées et ajustées en permanence.

1. cf. ÉMOND, Maurice ; POIRIER, Carmen ; ROBIN, Ginette. *Projet de recherche : reconnaissance de l'autoformation : technique des histoires de vie*. Commission Scolaire des Mille-Îles, 1983.
2. Projet ci-haut et celui de l'Association des Formateurs d'Adultes du Québec sur la Reconnaissance des Acquis de formateurs d'adultes.
3. PINEAU, Gaston ; MARIE-MICHÈLE. *Produire sa vie : autoformation et autobiographie*. Co-édition, Montréal, Albert St-Martin, Paris, Edilig, 1983.
4. PINEAU, Gaston. « Sauve qui peut ! la vie entre en formation. Quelle histoire ! » dans *Éducation Permanente*, no spécial sur les histoires de vie en formation, avril 1984.